

Journal *Oblastnaïa Tribouna*¹, 20 novembre 2012

Rubrique: Entretiens

Gros titre: Témoignage d'un homme dangereux

Auteur: Andreï Nikitine

Ces deux derniers mois, des attentats audacieux et parfois féroces contre des policiers ou des collaborateurs d'organismes judiciaires et leurs propriétés, ont eu lieu dans notre ville. La responsabilité en a été revendiquée par une organisation mystérieuse appelée «Vienne-1975». Tandis que la police mène l'enquête et s'abstient de tout commentaire, notre rédaction a réussi à entrer en contact par courrier électronique avec le leader du groupe, qui a accepté de répondre à une série de questions, sous la protection d'un anonymat total.

Question: Pourquoi avoir choisi ce nom-là pour votre groupe?

Réponse: En 1975, des Palestiniens et des activistes d'Allemagne de l'Est ont pris en otage des participants à la conférence de l'OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole) à

1. En français: *La Tribune régionale*.

GUERRE

Vienne. Nous sommes loin d'être des héritiers manifestes de la FAR (Fraction Armée rouge – groupuscule terroriste d'Allemagne de l'Ouest des années 1970-1980 du siècle dernier – *Oblastnaïa Tribouna*) ou d'organisations semblables, mais nous ne pouvons nier la transmission d'une part de leur héritage et un contexte historico-politique en commun avec eux, par conséquent, nous avons décidé de nous appeler ainsi.

Question: Quelle tâche fondamentale s'est donné votre groupe?

Réponse: Notre tâche fondamentale est de lutter contre l'arbitraire policier sous toutes ses formes. Dans notre pays, la milice, ou la police – quel que soit le nom qu'on lui donne – s'est depuis longtemps transformée en un gigantesque groupe criminel, bien supérieur en nombre à n'importe quelle bande de malfaiteurs. Dans ces conditions, ceux qui doivent faire respecter la loi et l'ordre, font exactement l'inverse: ils violent ces lois. Nous sommes réalistes et nous nous rendons compte qu'il est impossible aujourd'hui de vaincre le système. Mais, en agissant au niveau le plus restreint, concrètement dans le cadre d'une ville, nous comptons, premièrement, montrer aux gradés corrompus et criminalisés, qu'ils ne pourront éternellement agir en toute impunité, et deuxièmement, donner l'exemple à d'autres gens dans d'autres régions de Russie. Si les flics s'aperçoivent qu'on est prêt à leur opposer une résistance farouche un peu partout, ils seront bon gré, mal gré, contraints de renoncer à leurs méthodes criminelles.

Question: En quoi consiste l'idéologie de votre groupe? Êtes-vous anarchistes?

Réponse: Notre groupe est composé de gens dont les points de vue divergent assez largement. La haine de l'arbitraire policier est ce qui nous unit. En ce qui concerne l'idéologie, je ne peux répondre que pour moi-même. Je me considère comme un post-anarchiste. Les thèses anarchistes me sont très familières, mais je considère que la

plupart d'entre elles sont un assortiment idéaliste plus qu'autre chose, peu applicable dans la réalité contemporaine. En avoir conscience fait de moi un post-anarchiste, Mais je ne m'enferme pas pour autant dans ma carapace, et m'efforce de lutter contre ce qui m'opprime le plus et me déplaît dans le monde. Peu de gens sont en mesure de comprendre que le monde est dans une merde profonde. Certains sont tout simplement abrutis, ou bien ils s'en foutent. La plupart de ceux qui s'en aperçoivent préfèrent s'évader dans l'alcool ou les stupéfiants. Seul un petit nombre tente de faire quelque chose.

Question : Pourquoi, malgré le côté utopique aveuglant et même désuet des thèmes anarchistes sur l'autogestion, l'autogouvernement, etc., ces idées attirent aujourd'hui encore les jeunes ?

Réponse : Le monde contemporain est trop imparfait et la victoire du consumérisme, du capitalisme et de la culture de masse ne satisfait pas, ça oblige à chercher des alternatives. Ce n'est pas par hasard que le communisme soviétique et le maoïsme ont été extrêmement populaires pendant longtemps dans les pays occidentaux. Mais et l'un et l'autre se sont compromis, alors que l'anarchie, non. Le communisme a été mis en place sous une forme ou sous une autre dans une série de pays, alors que l'anarchie jamais encore, nulle part, en tant que forme de gouvernement, un mode de vie général à l'échelle d'un État.

Question : Entretenez-vous des contacts avec d'autres groupes semblables dans d'autres régions du pays ?

Réponse : Nous agissons de façon complètement autonome. L'anarchisme et le post-anarchisme supposent une action autonome et indépendante. Nos contacts avec nos « camarades en idéologie » se résument à la diffusion des informations sur nos actions sur les sites correspondants.

Question : Pourrait-on vous appeler « groupuscule anarchiste de combat », comme certains le font sur Internet ?

Réponse: Je corrigerais tout de même en «post-anarchiste», et «groupe», non pas «groupuscule». Groupuscule est en Russie un mot associé au milieu criminel, et nous n'avons avec celui-ci aucun rapport.

Question: Vos méthodes sont en violation manifeste avec la loi. Considérez-vous qu'on peut atteindre quelque objectif que ce soit ainsi dans la réalité contemporaine?

Réponse: Nous en sommes plus que certains. Malheureusement, toute l'histoire de l'humanité, et en particulier celle des décennies précédentes, donne de nombreux exemples où c'est justement l'usage de la violence qui apporte les résultats nécessaires.

Nous ne considérons pas que cet état de fait soit souhaitable. Si nous avons la possibilité de défendre nos valeurs par d'autres moyens, nous nous y emploierions sans aucun doute. Mais ce genre de possibilité n'existe pas.

Septembre 2012. Les vagues roulent vers le rivage. Installés sur une serviette de bain, le visage tourné vers la mer, Sacha et Olga. Elle a des *dreadlocks* et elle est en maillot de bain noir largement décolleté. Il a les cheveux courts et porte un jean déchiré, sans tee-shirt, il a des tatouages bariolés sur les bras et les épaules. Il n'y a presque personne sur la plage en dehors d'eux, à part deux filles qui sont étendues sur une couverture à une centaine de mètres. Des mouettes criardes survolent la plage. Certaines sont sur le sable ou juchées sur des morceaux de béton, de métal rouillé, vestiges de cabines ou d'installations de jeux pour enfants.

– Pourquoi est-ce que tu as quitté le squat? demande Olga. C'était sûrement super, là-bas. Je t'envie, quand j'y pense... Tu pouvais y rester encore un bon moment...

– Un matin, je me suis réveillé, je suis sorti sur le balcon, j'ai regardé en bas et j'ai pensé... non pas pensé, ressenti: il faut bouger, cette tranche de vie est terminée. Ça ne t'arrive jamais?

- Qu'est-ce qui ne m'arrive jamais?
- De ressentir tout à coup qu'il s'est produit un changement intérieur, dans ce que tu veux, dans ce dont tu as besoin...
- Peut-être pas aussi clairement, mais je comprends de quoi tu...

Nuit. Une voiture noire Lada 9 aux vitres fumées s'arrête devant le kiosque à l'arrêt du bus. Sergueï en sort – il est costaud, de taille haute, il a le cheveu court, est âgé d'une trentaine d'années. Il s'approche du kiosque, achète un paquet de cigarettes. Il s'arrête, balaye du regard la place centrale ornée d'une statue de Lénine et observe les jeunes en train de se balader. Il ouvre le paquet, prend une cigarette, fait cliquer son briquet. En tirant des bouffées, il retourne à sa voiture, s'assied. Il met de la musique :

*Citoyen, stop-stop; au fond de tes poches, chope, chope;
Dans les reins pif-paf, et tire sur le bambou, mon pote!*

*En classe, j'étais le débile le plus idiot,
Les copains d'école n'm'aimaient pas, alors je me suis tiré
À l'École de police, je suis allé,
Là-bas je me sentais comme un poisson dans l'eau,
On a fait de moi, un homme, un vrai, enfin
On m'a donné une matraque, et un flingue au chargeur plein.*

La Lada 9 démarre.

À l'arrêt du bus, un homme en costume avec un porte-documents agite la main. La Lada 9 freine. L'homme ouvre la portière avant.

– C'est combien pour aller jusqu'à la place du Cinquanteaire de la Victoire? demande-t-il, d'une voix légèrement éméchée.

– Deux cents, répond Sergueï.

L'homme s'assied dans la voiture.

La Lada 9 quitte le boulevard pour tourner dans une rue à peine éclairée.

– Alors, comment ça se passe?

– Comment ça se passe, quoi?

– Oh, tout! La vie, le boulot, la famille, quoi d'autre?

– Comme ça. Je fais le taxi comme tu peux voir. C'est comment, à ton avis?

– Ça dépend pour qui.

– Exact. Ça dépend pour qui. Pour moi, ça va. Je suis mon propre patron. Je travaille quand je veux. J'avais une affaire avant, livraisons de marchandises, et tout ça. Et ça se passait plutôt pas mal, tant que l'heure n'était pas venue de choisir: soit s'agrandir, soit vendre. On travaillait à deux avec un camarade, c'était plus que ça même, un vrai copain. On se connaissait depuis l'âge de sept ans, le cours préparatoire. Bref, on se comprenait à demi-mot. Et là, imagine un peu, il fallait prendre quelqu'un d'autre au boulot, c'est la première fois que tu le vois, tu sais pas qui c'est, de quoi il est capable... il faut lui payer un salaire, et tout... J'ai réfléchi, réfléchi, et j'ai vendu mes parts, rien à secouer.

– Et ton pote, il ne t'en a pas voulu?

– C'est à lui que je les ai vendues. Un prix d'ami, aussi peu d'oseille, c'était symbolique. Alors non, il ne m'en veut pas. On se voit, on va aux bains ensemble le samedi... On a des relations normales. Et toi, qu'est-ce que tu fais?

– Oui moi aussi, j'essaie de bricoler un projet. On peut fumer dans ta bagnole?

Sergueï acquiesce. L'homme prend une cigarette, actionne son briquet, aspire la fumée.

– Alors dis-moi, reprend-il, tu es content de la vie que tu mènes?

– Bonne question. Bon, en gros, elle me convient...

– Non, elle te convient, c'est des paroles creuses, ça. Tu es content, ou pas?

– Comment on pourrait être content, ici? Entouré par tellement de merde...

– Oui, c'est bien de ça que je parle...

La Lada 9 roule dans les rues désertes. Quelques rares vitrines illuminées brillent au passage.

Sacha et Olga sont assis à une terrasse de café avec vue sur la mer. Au-delà du sable foncé, luisent les crêtes blanches des vagues, et la bande lumineuse de la lune. À l'horizon, on voit passer les navires.

Sacha prend la bouteille de vin et en verse dans des gobelets de plastique. Ils trinquent. À la petite table voisine, deux rombières fument en silence et regardent la mer.

– C'est étrange, dit Olga. J'ai parfois cette sensation: le monde part en sucette, ou même s'écroule complètement, mais dans mon cœur, j'éprouve une sérénité frappante. Voire de l'apaisement...

– Oui, le monde part en sucette...

– Mais tu t'en fous, non?...

– Je ne m'en fous pas. Les gens ont fait trop de choses pour se détruire les uns les autres et détruire la nature. Mais chacun a le choix: faire quelque chose, prendre nettement conscience du monde dans lequel nous vivons, ou bien suivre le courant.

– Tu veux dire faire la propagande de ses idées, les transmettre aux gens?

Sacha secoue la tête.

– La propagande, ça n'a aucun sens. Et les gens qui réfléchissent l'ont compris depuis longtemps. Déjà au XIX^e siècle, il existait un républicain italien extrémiste appelé Carlo Pisacane. Et il écrivait que la propagande des idées est une chimère, que les idées naissent de l'action et non l'inverse... Bien entendu, je ne suis pas tout à fait d'accord. Il faut tout de même avoir des idées. Mais elles sont avant tout nécessaires pour l'action. Et agir est beaucoup plus important

G U E R R E

que de faire la propagande de quelque idée que ce soit. Même les idées les plus valables.

Sacha termine son vin, un coup de vent renverse le gobelet sur la table. Olga garde le sien près de ses lèvres, le boit à petites gorgées. Sur la plage, un garçon et une fille progressent lentement tout près de l'eau. Dans l'obscurité, on ne distingue pas leurs visages.

Olga coiffe la bouteille vide avec son gobelet.

– On y va ? demande Sacha.

Olga opine du chef.

Ils se lèvent et traversent la terrasse. Sacha descend les marches le premier puis tend la main à Olga. Elle la saisit et saute sur le sable, enlève ses tongs, et se met à marcher pieds nus.

Sacha s'arrête près de l'eau. Les vagues roulent vers lui, et mouillent ses baskets. Olga appuie sa tête dans son dos, jette ses tongs, lui passe les bras autour des épaules.

Square. Ivan, Kevin et Vika sont assis sur un banc avec des bouteilles de bière. Une guitare dans son étui est appuyée latéralement sur le banc.

– Quelqu'un a des nouvelles d'Olga ? demande Ivan. Quand est-ce qu'ils reviennent ?

– Elle m'a envoyé des SMS pour dire que tout va très bien, dit Vika.

Elle est habillée d'une robe de jean courte et chaussée de baskets, ses cheveux foncés sont attachés sur sa nuque.

– ... Elle ne dit rien sur son retour. Ils n'avaient qu'un aller simple. Ils ont décidé de rentrer en auto-stop. Ils reviendront quand ils en auront envie.

– Pourquoi en auto-stop ? C'est une question d'argent ?

– Pas du tout. Ils se sont simplement dit que ce serait plus intéressant...

– Normal. C'est pas la première fois qu'elle sèche les cours...

– Elle rattrapera, c'est pas un problème...

– Et Sacha, où est-ce qu’il bosse ?

Kevin parle avec un accent prononcé. Il est en jean déchiré et en tee-shirt marqué A.R.E. Weapons.

Ivan est en short, avec un tee-shirt où est écrit Propagandhi, il a les cheveux longs et un catogan.

– C’est un graphiste free-lance, il travaille de l’automne au printemps, et il laisse tout tomber l’été. Il voyage. Cette année, il a vécu plus de deux mois dans un squat à Barcelone...

– Quel âge il a ?

– Je ne pourrais pas dire précisément. Environ vingt-cinq ans.

– Et comment vous l’avez rencontré ?

– Tu veux dire, comment on a fait sa connaissance ? À un concert. On jouait d’abord, après il y avait un autre groupe Les Noisers. Il a débarqué dans la loge, on a bu de la bière, discuté...

– C’était déjà le groupe où tu es maintenant ?

– Non, c’était encore avec Soleil partial. Un groupe de « punk-fest ». Mais maintenant, on n’en est plus au « punk-fest ». On fait du « post-rock »...

– Le « post-rock », c’est un mot qui ne veut rien dire, dit Kevin. On peut coller cette étiquette à des tas de choses... « post-rock ».

– C’est vrai. Mais il faut bien définir le genre de morceaux qu’on joue. On ne peut pas se contenter de dire : de la « musique »...

– Pourtant des tas de gens voudraient bien...

Vika sourit.

– Bon, mais Olga parlait du style de son groupe dans ces termes-là avant leur dissolution. Quoique je considère qu’elles jouaient plutôt dans le plus pur style punk anarcho-féministe.

– Pourquoi féministe ? demande Vika.

Un garçon et une fille sont installés sur le banc voisin. Le garçon a son portable collé à l’oreille.

La fille parle :

– C’est une salope, je ne veux pas discuter avec elle, on refile le fric et c’est tout.

Le garçon répète au téléphone :

– Elle dit que tu es une salope, et qu'elle ne veut pas te parler...

La nuit tombe. Sacha et Olga sont assis sur la plage, sur une couverture à quelques pas d'eux une bande d'ivrognes fait tourner une bouteille plastique contenant un vin artisanal.

– Je réfléchissais à ce type-là, le petit copain de Jénia, dit Sacha.

– Je vois qui tu veux dire. Avec cette histoire, elle m'a stupéfiée... ça ne lui ressemble pas... avoir une liaison avec un homme deux fois plus âgé qu'elle, et avec un passé douteux. Elle, si rationnelle...

– Qu'est-ce qu'elle a encore dit sur lui? Où est-ce qu'ils se sont rencontrés?

– Ils sont voisins. Ils se sont croisés accidentellement, je ne me souviens plus comment. Ou bien elle ne m'a pas raconté en détail. Apparemment, elle l'a trouvé intéressant, pas ordinaire... et la fois suivante où elle l'a vu par hasard, c'est elle qui l'a abordé... du moins, c'est ce qu'elle dit. Mais bon, dans ce genre d'affaires...

– Comment est-ce qu'elle s'est aperçue que c'était un truand?

– Petit à petit, en le déduisant à partir de certains détails... c'est une fille observatrice. Elle s'est mise à poser des questions, il lui a dit certaines choses directement, pour certaines autres il s'est contenté d'allusions. Mais elle a vu des pistolets chez lui... En fait, voilà le tableau : ce type a décidé de tout laisser tomber, il a emménagé dans notre ville, acheté un appartement. Il a de l'argent, il n'a pas besoin de bosser...

– C'est un type comme ça qu'il nous faut.

– Pour quoi faire?

– Les armes. L'expérience. Mes contacts potentiels ne sont pas fiables, mais lui, il est dans une telle situation, que ça n'aurait aucun sens pour lui de... bon, tu me comprends...

– Tu considères qu'il faut des armes? Tu penses vraiment à des actions armées?

Sacha garde le silence. Un des poivrots de la bande s'approche d'eux.
 – Salut les jeunes, dit-il. Qu'est-ce que vous faites là tout seuls? Vous ne voulez pas vous joindre à nous? On a encore une bouteille pleine de pinard... Vous restez là comme des étrangers...

– Merci, mais on est bien comme ça, dit Sacha.

– Bon, si vous n'avez pas envie, comme vous voudrez... On ne force personne... Chez nous, tout le monde est volontaire...

Le poivrot retourne retrouver sa bande, s'assied maladroitement sur le sable.

– Il nous faut être prêts à tout, dit Sacha. Je ne sais pas s'il faut des armes, mais il faut être prêt à s'en servir. Tu comprends? Il faut définir jusqu'où on veut aller. Je ne veux pas que nous nous limitions d'entrée : genre, on peut incendier des voitures ou bien attaquer avec des barres de fer et les armes ce serait non, pas question, en aucun cas. Il faut être prêt à tout, et on verra bien...

– Quoi qu'il en soit, je veux en être. Tu peux essayer de me dissuader, me dire ce que tu veux. Mais j'ai déjà dit : je veux y participer.

– Je n'essaierai pas de te dissuader.

– T'as rien bité du tout, dit un poivrot à voix haute. Ça empêche le développement de ta personnalité...

– Qu'est-ce que ça veut dire, que ça empêche le développement de ma personnalité? l'interrompt un autre. Rien ne peut empêcher le développement de ma personnalité...

De la fenêtre de l'appartement situé très haut dans l'immeuble, on voit une grande partie de la ville, les quartiers de gratte-ciel, les rues pleines de voitures et au loin... les cheminées fumantes des usines.

Sur le canapé déplié Stass et Jénia sont allongés. Stass a le teint basané, il est musclé, il a la quarantaine. Il fume. Jénia, elle, se glisse hors de la couverture, se lève, s'approche de la fenêtre toute nue, ses pas retentissent sur le carrelage. Elle est de petite taille, elle a de longs cheveux blonds et un tatouage de papillon sur l'omoplate gauche.

GUERRE

Jénia regarde par la fenêtre, colle son front à la vitre, puis elle se retourne, revient et s'assied sur le canapé.

– Écoute, tu m'as jamais répondu concrètement à la question : pourquoi est-ce que tu es parti ? On te recherche, tu te caches ?

– Ça signifie que tu voudrais que je ne sois jamais venu ici, et que nous ne nous soyons jamais rencontrés ?

– Ne dis pas de bêtises, d'accord ? Je voudrais en savoir plus sur ton compte. Quel mal à ça ?

– Rien. Mais tu sais, je n'aime pas parler de certaines choses, et toi tu me tires les vers du nez, tu me les arraches...

– Non, bien sûr, n'en prend pas ombrage... Ça m'intéresse, c'est tout... Alors pourquoi es-tu parti ? C'était dangereux, ou bien tu ne voulais pas rester là-bas après avoir laissé tomber ?

– On peut dire ça comme ça.

– Comme ça quoi ? Que tu ne voulais pas rester ?

Stass hoche la tête, allonge le bras jusqu'au cendrier et écrase sa cigarette.

– ... Et tu ne t'ennuies pas, maintenant ?

Jénia regarde Stass.

– Comment ça, m'ennuyer ? Je trouve toujours de quoi m'occuper...

– Non, je ne parlais pas de ça. Je veux dire que tu menais une vie, comment dire, pas ordinaire, et c'est fini, à présent...

– Tu dérites des stéréotypes de mauvais films. Cette vie n'avait rien d'intéressant. Rien...

– Et tu pourrais, par exemple, aller au boulot, si tu voulais ? Ou bien les gens se méfieraient parce que tu n'as pas de livret de travail...

– J'en ai un.

Stass sourit.

– ... J'ai toujours eu des papiers en règle. En ce qui concerne le livret de travail, j'ai travaillé comme serrurier dans une usine pendant douze ans.

– C'est drôle. Tu es comme *L'Homme sans passé*. Je me souviens

que j'ai vu un film comme ça à la télé... un homme venu d'une autre ville se faisait assommer et voler. Il était resté en vie mais avait perdu la mémoire. Il ne se souvenait plus du tout de qui il était, ce qu'il avait fait, quel était son boulot. Après, il se souvient par hasard qu'il était soudeur...

– Quel rapport avec moi ?

– Eh bien, tu viens toi aussi d'une autre ville, tu as fui ton passé...

– Pourquoi essaies-tu de me comparer à autre chose ? Nous avons notre vie, et c'est suffisant. Pas vrai ?

Jénia se rapproche de Stass. Ils s'étreignent.

Un petit camion « Gazelle » roule sur une route nocturne. Aux vitres latérales, on peut voir clignoter de temps à autre les enseignes des cafés au bord de la route et celles des stations-service.

Sur la banquette avant, Sacha et Olga sont assis à côté du chauffeur.

– ... On peut faire des affaires, dans le coin, mais seulement si on a de bonnes relations, soit avec la flicaille, soit avec les administrations municipales, dit le chauffeur, un type corpulent assez renfrogné avec une casquette, la quarantaine passée. Dans le cas contraire tu peux t'agiter tant que tu veux, ça se termine toujours de la même manière : des tracasseries à n'en plus finir. Bien sûr, je ne sais pas comment ça se passe chez vous, mais ici, c'est très simple : un contrôle, suivi par un autre. Ça commence par les pompiers, après c'est l'hygiène, après les impôts... Et ils trouvent obligatoirement une infraction quelconque et te collent une amende. Et pourquoi, on se demande, ils en trouvent toujours une ? Parce que les lois, par chez nous, sont faites par principe pour être impossibles à respecter. Grâce à ça, excusez mon langage, n'importe qui se fait baiser. Donc tous ces empaffés, il n'y a pas d'autre mot, c'est leur boulot, vont vous tomber dessus avec des contrôles et s'embourber des amendes... S'ils faisaient au moins ça honnêtement, ils iraient voir tout le monde. Mais ils emmerdent seulement ceux sur lesquels on les lâche. Comme des chiens de meute,

ces salopes... Ils m'ont dit ouvertement : il faut donner telle somme à Untel, et telle somme à Untel. Et ça ne venait pas d'une bande de truands quelconque, ça venait des flics et toutes sortes de pontes officiels. Mais si j'avais craché au bassinet, il ne me restait rien pour moi, rien pour ma famille, que dalle. Quel intérêt de faire des affaires dans ces conditions? Au point où j'en suis maintenant, le nombre d'amendes que j'ai sur la tête est incalculable. Je ne sais même plus quoi faire... Fermer boutique, probablement, il va falloir recommencer à bosser pour un patron...

L'homme reste silencieux un moment, contemple la route déserte devant lui.

– ... Je vous dépose au carrefour des Soviets, d'accord? Après, je prends la sortie vers Diakov...

Sacha hoche la tête.

Le camion «Gazelle» s'arrête au carrefour. Olga et Sacha sautent de la cabine avec leurs sacs à dos. Ils les jettent par terre.

Ce coin de carrefour est illuminé par des réverbères orange.

La vendeuse de la sandwicherie boit du thé dans un gobelet en plastique. Quelques chauffeurs de taxis pirates fument dans leurs voitures.

Des vieilles vendent de la compote en pots et des pommes.

Deux femmes tsiganes avec de petits enfants mangent, assises sur une couverture étendue à même le fossé. En apercevant Olga et Sacha, l'une des Tsiganes dit quelque chose aux enfants. Ils bondissent, en continuant à mâcher, s'approchent au pas de course et tendent des paumes crasseuses. Olga fouille dans les poches de son coupe-vent, trouve de la monnaie et leur donne. Les enfants prennent les pièces, trépignent et s'enfuient en courant.

Un peu plus loin, derrière la tache de lumière des réverbères, deux Mercedes et une BMW sont garées – noires, avec des plaques d'immatriculation temporaires. Des Caucasiens en veste de cuir noir se tiennent près des véhicules.

Plus loin encore – une bande de prostituées en robes courtes et

chaussures à talons hauts. L'une d'elles examine Olga et Sacha, tire une bouffée de sa cigarette, crache par terre. Une autre, accroupie, essuie ses chaussures avec une serviette en papier.

Soirée. La Lada 9 de Sergueï roule dans une cité-dortoir, à la vitre défilent des bâtiments gris à deux étages tous semblables. Dans la voiture, Ivan est assis à côté de Sergueï.

– J'étais garé aujourd'hui près du « Modouss »... Tu sais, le nouveau centre commercial sur l'avenue de la Victoire!, dit Sergueï. Un type a raconté une histoire: il roulait sur la route de Tchapaïev vers cinq heures du matin, il a vu un accident. Deux cadavres. Une Audi des années 80. Emplafonnée en plein milieu d'un poteau. Trois mecs... bourrés comme des coings. Ils rentraient sûrement d'une beuverie. Le conducteur respirait encore, les deux autres c'étaient des cadavres. Le type était déjà à proximité de l'accident avec sa bagnole, et un copain à lui, lui a expliqué: il avait tout vu. Il disait que l'Audi fonçait à cent cinquante à l'heure. Résultat: le moteur dans l'habitacle, le capot enfoncé, tu vois le tableau? Ils ont heurté le poteau de plein fouet. Plus de volant, plus de banquette, tout avait été éjecté. Un camion « Kamaz » a dû traîner l'Audi hors du poteau. Ils fonçaient se procurer de la gnôle, pas vrai?

La voiture sort du toboggan au-dessus de la gare. Des deux côtés s'allongent des rails bourrés de wagons de marchandises. Ils sont illuminés par des projecteurs.

La sortie du toboggan est encombrée. Pour déboucher sur le parking devant la gare, c'est l'embouteillage, les voitures se refusent le passage.

Devant eux, coincée entre les files parallèles, une Lada 6 couverte de boue avance avec peine. Sergueï klaxonne à répétition. Le conducteur ne réagit pas.

C'est le bouchon. Sergueï klaxonne encore, sort de sa voiture d'un bond, court vers la Lada 6, et frappe à la vitre près du conducteur. La vitre s'abaisse.

G U E R R E

– Qu'est-ce qui t'arrive, tu perds la boule? commence à crier Sergueï. Putain, tu ne sais pas conduire? Qu'est-ce que tu fous entre les deux files?

Sergueï passe le bras par la vitre, saisit le conducteur par le col, un petit père d'âge moyen.

– Si t'étais pas un baltringue sans nom, putain! je te péterais la gueule, tu piges?

Sergueï lâche le conducteur et retourne à sa Lada 9. Devant lui les voitures ont avancé de quelques mètres, il se fait klaxonner par celles de derrière. Sergueï fait un doigt d'honneur, s'assied dans sa bagnole, démarre, avance jusqu'à la voiture de devant. La Lada 6 s'est glissée dans la file voisine, elle est à présent à droite de la Lada 9.

– Tu te rends compte, ils déraillent, ces pédés, dit Sergueï, avec un signe de tête vers la Lada 6. Ils ne savent pas conduire et ils sont au volant. Ça me démangeait de lui casser la gueule... Bordel. J'ai pitié de ce genre de nul. Mais ça craint, on peut se faire plaisir qu'avec un adversaire solide.

Le bouchon s'est dissipé. La Lada 9 traverse le parking de la gare, et s'engage sur un large boulevard.

– ... Non, les vieux, les enfants, les gonzesses, tout ça, je ne les touche pas. Mais un mec costaud qui sait se battre, c'est son problème. Moi, je préfère placer une série au corps, voire à coups de tête, et ça m'a coûté cher quelquefois, après dans la gueule, pour qu'il tombe mais puisse se relever, et après le finir à coups de latte.

– Et tu as frappé une femme, un jour? demande Ivan.

– Non. Je viens de te dire: les gonzesses, les demi-portions et les vieux, je ne les touche pas. Bien que certaines gonzesses, ça ne leur ferait pas de mal. Mais, de toute façon, j'estime qu'elles n'ont pas mérité d'être battues. Comme les pédés.

– Tu n'aimes pas les pédés?

– Ne me dis pas que tu les aimes. Sinon, je t'arrache les couilles à toi aussi.

Le square de l'université. Jénia et Olga sont assises sur un banc.

– Tu n'as pas eu peur, en faisant de l'auto-stop? demande Jénia.

– Non, ça s'est bien passé. Beaucoup de gens intéressants nous ont pris. On a eu le temps de bavarder...

– Non, pour rien au monde je ne ferais du stop. Même si on me payait... C'est quand même... Je ne sais pas...

Une bande passe devant elles. Des filles lui font des signes. Olga répond d'un hochement de tête.

– Mais moi, tu sais, ce n'est pas que je n'aimais pas Majorque, mais j'avais le mal du pays, dit Jénia. Non, imagine, tout est chic là-bas, beau et tout ça, mais enfin, étranger quoi, et c'est pour ça qu'au bout d'une semaine, j'avais envie de rentrer. Déjà la deuxième semaine, ça n'était plus... Mais, tu te rends compte?, je suis rentrée, et le deuxième jour j'avais envie de retourner à Majorque...

– Et comment ça se passe avec Stass?

– Pas mal. Quoiqu'un peu monotone. Il n'aime pas sortir de chez lui. Alors aller quelque part avec lui, s'amuser, c'est non. Mais, d'un autre côté, ce n'est pas ça qui me plaît chez lui.

– Alors c'est quoi?

– Hum, comment dire? Tu sais que j'ai eu des rapports avec des hommes de son âge... En général, rien de sérieux, mais je commence à les comprendre un peu. Ils se divisent en deux catégories. Il y a ceux qui ont une maison et une famille, et ils ne pensent qu'à ça. Souvent, leur femme ne vaut pas grand-chose à leurs yeux, mais ils vivent avec elle à cause des enfants, ils pensent sans arrêt à l'école où les placer, etc. Les autres n'ont pas de famille, ou bien ils sont divorcés, et ils n'en ont rien à secouer de rien, tout ce qui compte pour eux, c'est une nouvelle fille à sauter. C'est une question d'amour-propre, genre ils ont déjà quarante berges ou même cinquante, et ils peuvent encore traîner une jeune femme au plumard. Même si, en réalité, qui entraîne qui?...

Jénia sourit.

– Mais Stass, il ne ressemble pas à ces types-là... Bien qu'il ne ressemble pas non plus aux mecs de vingt, vingt-deux ans. Quand je suis avec lui, je comprends qu'il s'agit d'un homme qui a vu beaucoup de choses, a eu une vie bien remplie, et c'est pour cette raison qu'il a un regard sur tout... Bon, différent, pas comme les autres... Bon, je n'ai pas expliqué tout ça très précisément, mais c'est très difficile de raconter comme ça...

– Et qu'est-ce qu'il fait? Tu m'as dit qu'il ne travaillait pas, et vivait de ses rentes...

– Oui, il a pas mal d'argent en banque, et touche de jolis dividendes, mais pas assez pour rouler sa caisse. Tu te rends compte, il a un mode de vie très simple... Il lit des livres, télécharge des films sur Internet, en général d'art et d'essai...

– Tu es sûre qu'il n'a plus de lien avec le milieu?

– Drôle de question. Évidemment que j'en suis sûre. Il a tout lâché, il s'est installé dans une autre ville. Pourquoi est-ce qu'il y retournerait?

Le groupe joue du « new-metal ». Quelques garçons et filles dansent sur l'espace compris entre la scène et les tables, grand comme un mouchoir de poche. Les murs de briques nues de la boîte sont couverts de graffitis et d'autocollants à demi-arrachés. Sous le plafond bas, des tuyaux peints dans des couleurs vives courent le long des murs.

Vika et Kevin sont assis à la petite table du coin. Un gobelet plastique quasiment plein de bière trône devant chacun d'eux voisinant avec d'autres gobelets vides. Vika porte une blouse noire à capuchon, une minijupe en jean, des collants rouges et des baskets. Kevin, un jean noir et un tee-shirt.

Vika regarde la scène, la main sur sa joue.

– C'était notre dernier morceau, dit le chanteur au micro. Après nous, vous ferez connaissance avec le groupe Superunknown,

ils chauffent tellement la salle, que vous n'en reviendrez pas...
 Bien sûr, ce sera déjà demain...

– Tu es de mauvaise humeur, aujourd'hui? demande Kevin.

– Je suis comme d'habitude, dit Vika.

– Non, tu es de mauvaise...

– Et tu vas m'expliquer, toi, de quelle humeur je suis? Tu connais ma vie? Tu sais quelque chose de moi?

– Je sais de toi ce que tu m'en dis.

– Justement, je vais te dire que tu ne sais rien de moi. Tu viens d'une famille riche, tu as vécu en Amérique... Et ton paternel plein aux as peut te refiler autant de pognon que tu lui en demandes à n'importe quel moment...

– Il n'est pas plein aux as...

– Vas-y!, dis-moi qu'il est pauvre. Tu me prends pour une idiote? Tu crois que je ne me rends pas compte de combien on le paie, ici? Directeur financier dans l'industrie? Et en plus pas à Moscou, pas à Pétersbourg, mais ici, pas vrai? Je sais combien on lui a lâché d'oseille pour qu'il quitte l'Amérique et s'installe dans la province russe. Alors c'est pas la peine de me raconter des salades...

– Il n'est pas riche. En Amérique, on ne peut pas dire qu'il est riche.

– Oui, mais on n'est pas en Amérique, on est en Russie... En plus, il ne s'agit pas seulement d'argent. Tes parents t'ont élevé, ont passé du temps avec toi, t'ont emmené ici et là... Et moi, je vis seule quasiment depuis l'âge de douze ans. Si mes parents ont vécu ensemble un an après ma naissance, c'est le bout du monde... Maman avait des nouveaux mecs sans arrêt... Non je ne dis pas que j'étais pauvre. Elle me donnait de l'argent de temps en temps, et m'achetait des fringues quand elle en avait les moyens. Notre famille était une famille normale. Enfin presque...

Vika prend une longue gorgée de bière. Le groupe suivant s'installe sur scène. Le percussionniste tape sur un gros tambour.

Vika dit:

– On s'en va. J'en ai assez d'être ici...

Elle prend son gobelet, finit sa bière. Kevin la contemple sans rien dire.

Kevin et Vika entrent dans un immeuble stalinien. Kevin appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur. Vika se colle au mur, ferme les yeux.

– Tu es saoule, dit Kevin.

– Non, je ne suis pas saoule, je suis fatiguée, c'est tout.

Les portes de l'ascenseur coulissent. Kevin et Vika entrent à l'intérieur.

Les murs de la chambre de Kevin sont couverts d'affiches de films – *Hostels*, *Hills Have Eyes*, *Psychose* – et de groupes – The Stranglers, Rancid, NOFX, Propagandhi. Le sol est jonché de fringues, de livres et de cahiers. Sur la table près de la fenêtre, une tablette « Mac-R ».

Vika s'assied sur le canapé, qu'elle repousse contre le mur.

– Je te raconte comment j'ai perdu ma virginité?

– Comment tu as perdu quoi?

– Ben, comment j'ai fait l'amour la première fois?

– Vas-y. Si tu veux. Je...

– J'avais quinze ans. Maman était à Moscou. Elle allait y retrouver un homme, à l'époque, et elle y était souvent en fin de semaine. Je lui ai promis que je ferais le ménage pour son retour, et elle devait arriver dans la matinée. Bon, je suis sortie, je me suis baladée assez tard, et ne suis rentrée que vers une heure du matin. Pour ne pas irriter maman, je me suis mise à faire le ménage. Et je suis sortie battre les tapis dans la rue à deux heures du matin. Et un homme était assis sur le banc. Bon, à l'époque, ça me paraissait être un homme, maintenant, je dirais plutôt « un garçon ». Il avait peut-être vingt-sept, vingt-huit ans. Je n'ai pas eu peur du tout... Je lui ai dit : Reste assis, vas-y!, j'ai quelque chose à faire. Il était tard, bien sûr mais on n'était pas du tout au fond d'une ruelle obscure. Alors, je suis là, à battre mes tapis, et il reste assis en fumant et me regarde du coin de l'œil. Ensuite, il

s'est levé et il a dit : Vous n'avez pas besoin d'un coup de main ? Et je lui ai répondu : J'ai presque fini, il fallait vous réveiller avant. Il a dit : Je n'osais pas. Bref, on s'est retrouvé sur le banc. Il voulait venir chez moi, mais j'ai dit : Maman est là-haut en train de dormir. Alors on l'a fait sur un banc. Mais plus loin, sur un autre, à l'autre bout de la cour, à l'écart de mon entrée d'immeuble. Du reste, il ne m'a pas forcée. Bon, évidemment, il m'a poussée à le faire, mais ni contrainte, ni violée. J'aurais dû lui dire non, ramasser mes tapis et rentrer chez moi, mais j'ai décidé de rester. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. Et je ne sais pas qui c'était, ni comment il s'appelait. Et après, il y en a eu beaucoup d'autres. J'ai même eu des liaisons avec des hommes riches pour de l'argent. Encore une fois, je n'avais pas besoin de cet argent, ça n'était pas pour ça. C'était simplement parce que c'est ce que j'avais décidé.

Kevin regarde Vika en silence.

Vika demande :

– Ça ne te blesse pas ce que je viens de te raconter ? Tu ne m'en veux pas à cause de ça ?

– Non.

Par le vasistas ouvert leur parvient le bruit des voitures et des tramways qui roulent sous les fenêtres.

Sacha et Ivan sont assis sur un débris de béton. Derrière eux des garages couverts de graffitis, devant la voie ferrée, et au-delà, à nouveau des garages. Plus loin encore s'étendent des quartiers de bâtiments uniformes de neuf étages et des arbres aux feuilles jaunies.

– ... Tu es certain qu'on a besoin de lui ? demande Ivan.

Sacha acquiesce. Ivan ramasse une capsule de bière, la jette, pour l'expédier plus loin en la shootant comme au football.

– Il peut accepter ou refuser, ça le regarde, dit Sacha, mais il ne crachera le morceau à personne.

– Tu crois ? Et s'il est en cheville avec les flics ?

GUERRE

- Ça ne tient pas debout.
- Qu'est-ce qu'Olga dira à Jénia?
- Qu'on veut juste faire sa connaissance, discuter, parce que c'est un mec intéressant.
- On ne dira rien à Jénia?
- Non. Elle ne doit rien savoir. Et personne d'autre non plus. Vika, Kevin...
- Oh!, Kevin est gauchiste radical, punk...
- Et alors? Il vit ailleurs, il a de la semoule dans le crâne. Il y a des trucs qu'il pige, et d'autres non...
- C'est-à-dire que tu ne lui fais pas confiance...
- La question n'est pas que je lui fasse confiance ou non, mais dans notre histoire, moins il y a de gens au courant, mieux ça vaut. Kevin est un mec normal, réglo, quoique son père soit un gros ponte d'usine. Mais il n'est que de passage ici, il est venu s'installer quelque temps, pendant que son père travaille en Russie. Nos affaires ne le regardent pas...
- Vika... Elle fréquente des anarchistes... des punks...
- Ça ne veut rien dire. Ses fréquentations sont total inefficaces, c'est du niveau bavardage sur Internet...
- Je ne parlais pas de son cercle, je parlais d'elle Vika...
- Non. Je ne la vois pas là-dedans. Elle est sujette aux variations d'humeur. Au début, elle aime tout, et puis elle s'en fatigue vite. Un jour, elle fréquente des musiciens radicaux, le lendemain, elle en a marre, elle va draguer des richards dans un restaurant chic. Je ne dis pas que c'est mal. C'est son affaire. Je m'entends très bien avec elle, mais on n'a pas besoin de gens qui vont nous fréquenter et puis disparaître. On n'a pas besoin de beaucoup de monde... Plus il y a de gens au courant, plus on a de chances d'être repérés. Et ça, on ne peut se le permettre.
- Combien de gens nous faut-il, à ton avis, pour être au meilleur?
- Le chiffre optimal n'existe pas. Il nous faut des gens concrets, efficaces. Leur nombre n'a aucune importance.

Une pièce avec une fenêtre sans rideau. Jénia et Stass sont sur le divan un verre de vin à la main. On entend de la musique en sourdine : Front Line Assembly.

– ... Je n'arrive pas à y croire, dit Jénia. Tu n'as rencontré personne pendant toutes ces années ? C'est impossible.

– Pour quelle raison mentirais-je ? C'est effectivement comme ça que c'était. Je ne voulais pas raconter ma vie à qui que ce soit.

– Et tu ne pouvais pas t'en passer ? Il y a tout de même des gens qui font ceci ou cela dans les affaires par exemple, sans l'afficher.

– Oui, je comprends, ça peut se faire... Mais ce sont des relations bidon, superficielles. Les gens ne s'ouvrent pas l'un à l'autre, et ne savent rien. Non, ça peut se faire, si les gens se voient uniquement pour baiser, par exemple... J'ai fait ça aussi...

– Et comment tu faisais connaissance avec ces filles que tu ne voyais que pour baiser ?

– D'abord dans des bars ou des boîtes de nuit... Mais pour elles, souvent, ça ne se limitait pas à la baise.

– Des putes ?

– Non, je cherchais à éviter celles qui font ça vraiment « professionnellement ». Mais il y a beaucoup de filles qui traînent dans les boîtes rencontrent des mecs, les mecs leurs paient des cocktails... Après la fille rentre avec le mec ou non... Peut-être que si, et après, le matin, elle demande du pognon...

– Ça t'est arrivé ?

– Et tu donnais l'argent ?

– Parfois oui, parfois non, si elles demandaient de l'argent comme ça, simplement, j'avais tendance à leur donner. Si elle commençait à me raconter qu'elle n'était qu'une étudiante sans le sou, qu'elle n'avait même pas de quoi s'acheter un collant neuf... ça je n'aimais pas...

– Pourquoi ? Et si c'était la vérité ? Tout le monde n'a pas des parents pleins aux as, et tout le monde n'a pas forcément un boulot...

– Je ne dis pas que ce n'était pas la vérité, je n'aimais pas ça, c'est tout. Il vaut mieux dire, donne-moi du fric.

La musique a pris fin. Stass se lève, s'approche de la tablette, trouve le fichier, choisit un morceau et appuie sur «play». C'est Marilyn Manson, l'album *Mechanical Animals*.

– Ces dernières années, je me connectais aux clubs de rencontres sexuelles anonymes.

– Ah bon ? Ça existe vraiment ?

– Dans toutes les grandes villes, je pense. Ce n'est pas tout à fait gratuit. L'enregistrement sur le site Internet coûte trois mille roubles. Pour écarter les mauvais plaisants, et les plaisantins. Ni photo, ni nom de famille, quelques données sur soi : l'âge à trois ans près, la taille, à cinq centimètres près, le poids, à cinq kilos près. La rue où on habite et celle où l'on bosse.

– Pour quoi faire ? Puisque tout doit être anonyme ?

– C'est vrai. Mais ça ne viole pas l'anonymat. Des milliers de gens peuvent vivre ou travailler dans une rue. D'un autre côté, ça aide à éviter les «rencontres inattendues», par exemple avec quelqu'un qui vit dans ton immeuble ou bosse au même endroit que toi.

– Et si les gens mentent ?

– C'est leur affaire. Ils créent leurs propres problèmes. Je n'avais pas ce genre de problèmes, impossible, je déménageais souvent, je vivais toujours en location... Il y avait encore une règle supplémentaire : la première rencontre avait obligatoirement lieu dans un endroit public. Au cas où les gens ne se plaisent pas et pour une raison quelconque ne veulent pas baiser ensemble, ça se passe normalement, et s'ils se croisent accidentellement dans le futur, ils peuvent s'ignorer comme s'ils ne s'étaient jamais vus.

– Et elles te plaisaient, ces filles ? Ne serait-ce qu'une qui t'aurait vraiment plu ? Tu étais peut-être amoureux de l'une d'elles ? Au moins un peu...

– Non. Elles ne se confiaient pas à moi, ni moi à elles. C'était purement physique.

– Mais, c’est quand même un peu... Bon, je ne sais pas... Comme je le comprends, si tu passes du temps avec quelqu’un, tu as envie que ce ne soit pas que pour baiser comme un abruti. Tu as envie d’une relation quelconque, que ça soit intéressant d’une façon ou d’une autre...

– Là, je crois que personne n’en avait envie. Les gens s’ouvraient le moins possible.

– Alors en quoi est-ce que c’est différent d’avec les prostituées? On ne se voit qu’une fois, on ne se pose aucune question...

– La prostitution est un service en échange d’argent, et là c’est fondé sur le désir. Les gens ont un désir sexuel particulier qu’ils satisfont ainsi. Tout est honnête.

– Finalement, ce genre de clubs pourrait, je ne sais pas, faire de la concurrence à la prostitution?

– C’est peu probable. C’est bien trop compliqué pour la plupart des gens. C’est plus simple de payer, et c’est tout. Il y aura toujours une demande pour les services de la prostitution, c’est dans la nature humaine, qu’on veuille le reconnaître ou non. Il faudrait légaliser la prostitution, et lutter non contre les prostituées, mais contre les criminels qui les contrôlent. Ça revient au même que de lutter contre les toxicomanes et pas contre les trafiquants. L’idéal, ce serait comme dans les pays d’Europe où la prostitution est légale.

Jénia finit son vin, et pose le verre près du divan. Il tinte contre la bouteille.

– Moi, je ne pourrais pas, dit Jénia.

– Quoi?

– Eh bien, l’anonymat.

Jénia se rapproche de Stass et l’embrasse sur les lèvres.

La Lada 9 s’arrête devant le cinéma, un vieux bâtiment des années 50, à colonnades. Sergueï et Macha sortent de la voiture, tous deux en jeans de marques déchirés, en blousons de cuir, les cheveux courts. Ils grimpent les marches du perron.

– Je ne vais pas très souvent au cinéma, dit Sergueï. Il y a des tonnes de films, chaque semaine il en sort de nouveaux, on ne sait pas lequel choisir. Parfois j'en choisis un au pif, j'y vais, et c'est un navet. J'ai essayé de lire les critiques, mais on y pige que dalle...

– Les critiques, mais c'est vieux jeu, c'est des trucs d'autrefois. Les blogs, ça oui, mais il faut savoir précisément si tu as les mêmes goûts que l'auteur, pour que ça tienne debout. Ça m'est à peu près indifférent, aimer, ne pas aimer. Bon, je n'ai pas aimé le film à grand spectacle dont tout le monde parle, en revanche, je l'ai vu. On a qu'une vie, alors si tu te prends en plus le chou sur tout ça... Il faut, comme on dit, en profiter au maximum. Je suis allée au ciné, parce que c'est mieux que de rester à la maison, c'est déjà ça. Est-ce que j'ai aimé, pas aimé, c'est pas quelque chose de concret. Les vêtements par exemple, ça oui, il faut les aimer, parce que tu vas les porter souvent. Mais le ciné... Tu vois un film et tu l'oublies...

Sergueï et Macha entrent dans le hall. Sergueï va faire la queue devant la caisse. Macha s'arrête, regarde un peu les affiches, prend son *smartphone* et contemple l'écran.

La salle de cinéma est presque pleine, la plupart des spectateurs mâchent bruyamment du *pop-corn*. Sergueï et Macha sont installés à l'avant-dernier rang près de l'allée, entre eux, un seau de *pop-corn*, et chacun d'eux a un verre de Coca. Sur l'écran passe le film : *Savages*.

Derrière eux, une bande d'adolescents.

– ... En voyant la bande-annonce, j'ai tout de suite vu que *The Avengers*, c'était mieux...

– Et moi, tu vois *The Avengers*, ça ne m'a pas spécialement...

Macha se retourne vers eux.

– Les gars, vous ne pourriez pas parler moins fort ? Vous êtes au cinéma, quand même...

Les adolescents émettent un grondement désapprobateur et puisent dans le seau de *pop-corn*.

– Arrête de déconner, c'est vachement bien *The Avengers*, dit un adolescent.

Sergueï se retourne. L'adolescent le regarde avec un sourire insolent et puise des poignées de *pop-corn*. Sergueï bondit, saisit le bras de l'adolescent, le tire brutalement vers lui. Il lui tord le bras, le tire dans l'allée. Il le jette par terre et commence à le marteler de coups de poings et de pieds.

– Mais qu'est-ce que tu fais? crie Macha.

Les autres spectateurs se retournent, et lorgnent la scène. Macha se lève et court vers la sortie. Sergueï met un dernier coup de pied dans les côtes de l'adolescent avant de la suivre. Sous leur siège, le sol est jonché de *pop-corn*.

Sergueï rattrape Macha dans le hall d'entrée.

– Attends, tu vas où?

– Qu'est-ce qui t'arrive t'es complètement abruti? Tu déclenches une bagarre au cinéma? Tu n'es pas normal, t'es cinglé...

– Calme-toi. C'est lui le fautif... C'est toi qui lui as fait une réflexion...

– Oui c'est moi qui ai fait une réflexion, et alors? C'est une chose de faire une réflexion, c'en est une autre de se jeter sur lui...

Sergueï et Macha sortent dans la rue. La lourde porte en bois se referme en claquant.

– Calme-toi. Ce mec a eu ce qu'il méritait.

Macha s'arrête.

– Et si les vigiles t'avaient chopé?

– Il n'y a pas de vigiles dans ce ciné.

– Comment tu le sais? C'est pas la première fois que tu déclenches ça ici?

– Bon, ça va, oublions. Il vaut mieux aller dîner quelque part...

– Tu es sérieux? Après ça... on va dîner? Merci pour cette soirée très réussie!

Macha s'éloigne d'un pas rapide. Sergueï s'arrête, sort une cigarette, va vers sa voiture.

La Hyundai i30 roule en ville. Jénia est au volant, Olga est assise à côté d'elle.

– ... Je ne sais pas, dit Jénia. Et s'il refuse de faire connaissance? Je te dis qu'il vit en ermite. Il ne va jamais nulle part. Il lit des livres et regarde des films des journées entières. Il n'a pas trop besoin des gens.

– Tu n'as qu'à lui demander. Juste tu lui demandes. Si c'est oui, c'est oui, si c'est non, c'est non...

– Je ne sais pas... Je trouve tout ça étrange. Mais bon, d'accord...

La voiture s'arrête au feu en face de l'église. Jénia se signe. Une dizaine de gamins crasseux approchent en courant, vêtus de guenilles. Ils frappent à la vitre. Jénia verrouille les portières, prend son sac à main, commence à farfouiller à l'intérieur. Le feu passe au vert. Derrière elle, ça klaxonne. Jénia avance un peu s'arrête juste au feu, descend la vitre, jette de la monnaie aux orphelins. Ils s'élancent, se bousculent, se battent, sautent sur la chaussée. Les voitures klaxonnent.

– Ça veut dire que tu vas lui parler? demande Olga.

– Je vais lui parler. Mais je te répète que je ne te promets rien.

– Comment ça se passe avec ton amie, celle dont tu m'as parlé? demande Ivan.

Il est dans la cuisine avec Sergueï. Sur la table trône une bouteille de vodka à moitié entamée, des tranches de cornichons, du pain, de la saucisse.

– Qu'elle aille se faire voir, cette petite pute. Merdeuse attachée de com', et des coups de vice, elle en a sur des kilomètres.

– Ta mère n'est pas encore rentrée de sa maison de campagne?

– Non, grâce à Dieu. Qu'elle y reste jusqu'au mois de décembre, si elle revient avant elle va me prendre la tête, j'en pourrais plus.

– Pour quelle raison, alors, est-ce que tu vis encore avec elle ? Prends un appart', tu gagnes assez pour ça...

– Trop d'hémorroïdes dans ce genre d'histoires. Chercher, peser le pour et le contre, tout ça... Et je ne veux pas me mettre en cheville avec les agences.

– Tu peux trouver grâce à des gens que tu connais...

– On peut, on peut, mais j'ai pas envie de m'occuper de ça. Pour l'instant. Si j'avais une copine, je louerais un appart', pour vivre avec elle... D'un autre côté, si j'avais un endroit à moi, ce serait plus facile de s'embourber des nanas... Maman va revenir... et on ne va pas spécialement ramener des gonzesses à la maison. Elle va, comme tu sais, fourrer son nez partout.

Sergueï prend la bouteille, verse le reste de vodka dans les verres.

– Bon, un toast aux gonzesses ? demande-t-il. En principe, le troisième¹...

Ivan hoche la tête. Ils boivent, mangent un morceau.

– Qu'est-ce que tu en penses, dit Sergueï, pourquoi est-ce que la Russie a perdu la guerre ?

– Laquelle ?

– La troisième guerre mondiale. On a gagné la Seconde, et perdu la troisième.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Quelle troisième guerre ?

– La « guerre froide ». Tu étais encore petit. Je n'étais moi-même pas si vieux, mais j'ai beaucoup lu sur le sujet. Et je peux en parler. On fait les guerres pour l'argent, le territoire, ou les idées. La guerre contemporaine, la « guerre froide », c'est complètement autre chose. L'argent, c'est ce que tu gagnes en fourguant tes marchandises. L'élargissement des marchés de distribution, etc. Le territoire, ce n'est plus au sens propre, ton territoire. C'est... ta sphère d'influence. Les idées... Bon, on a gagné la Seconde Guerre mondiale en termes

1. Par tradition, le troisième verre est un instant solennel, dédié, par exemple chez les militaires, aux camarades tombés au combat.